

# Le nom des bêtes

*de Clémence Longy*

Le Manque est un étang à la digue fendue, un réservoir boueux dont l'eau toujours se vide.

\*

*Premier jour*

Elle avait pris le train un 14 juillet, à la gare d'Austerlitz. Qui prend le train là-bas ? D'ailleurs les wagons étaient vides. Quelques mamies, tricotant des gilets pour un énième petit-fils. Elle avait été si surprise de voir que la gare d'Austerlitz n'était pas un musée qu'elle avait failli le rater, ce train partant de la voie 12, tout au bout de la gare. Destination « La Souterraine », ça ne s'inventait pas. Avant le départ, elle avait eu juste le temps de faire le plein de clopes, elle avait peur qu'en Creuse il n'y ait pas de tabacs. Et puis le train l'avait quittée, cette gare, où elle quitta le monde, un 14 juillet.

Elle appuya son front contre la vitre, bercée par le roulis. Dans ce train qui traversait des campagnes sinistres, les mots de son amie Rachel lui revenaient en tête. « Prends mes clefs, ça te fera du bien. Tu seras au vert, au frais. Il n'y a pas de réseau, pas de télé. Par contre, tu trouveras dans les placards de quoi manger. Reste autant que tu veux. »

Elle ferma les yeux. À force de fixer les lignes électriques qui défilaient le long des rails, la nausée l'avait prise. Elle se leva



lentement et, titubant de siège en siège, chercha les toilettes les plus proches. Elle s'y enferma. Dans le petit habitacle sentant l'urine et le désinfectant, la vue de son visage dans le miroir l'arrêta un instant.

Une sorcière.

Des cheveux roux comme un nuage de paille au-dessus de sa tête. Une peau granuleuse et rougeaude, piquée de points de sang. La langue blanche. Les yeux gonflés, comme enfoncés dans leurs orbites par deux pouces d'enfant.

Elle eut un haut-le-cœur.

Quand elle voulut se rincer dans l'évier il n'y avait pas d'eau évidemment.

Depuis la Souterraine il lui fallut marcher. La maison de Rachel n'était pas dans le bourg. Elle suivit le plan imprimé sur l'écran de son téléphone. « Prends tes précautions, là-bas tu ne capteras pas. Il faut une bonne demi-heure pour arriver chez moi. » Tu parles. Une bonne demi-heure à qui connaît la route. En chemin, elle croisa quelques vieux, tout étonnés de voir cette jeune femme inconnue traîner une valise à roulettes format cabine. Ils étaient suspicieux, et la suspicion la contamina. Que faisait-elle ici? Tout était absurde. Les talons de ses sandales s'enfonçaient dans la terre molle des bas-côtés. Sa valise n'y roulait pas. Elle dut la porter.

Elle eut l'impression de marcher une éternité.

Et puis, à l'horizon, la photo de l'endroit se dressa devant elle grandeur nature, fidèle.

Au centre de l'image était une grande maison de pierre, cachée derrière deux tilleuls, en retrait de la route. Une haie de noisetiers faisait le tour d'un parc vert. Elle poussa le portail. Les herbes étaient hautes et mouillées, et laissaient des traînées de petites graines sur ses jambes nues à mesure qu'elle marchait.

Elle arriva devant la porte d'entrée, sortit les clefs, entra.

Était-elle dans un conte?

La porte grinça.

\*

*Deuxième jour*

*Mon amour.*

*Je suis arrivée chez Rachel. Tout est si étrange. C'est vraiment une maison comme dans les films, pleine de poutres et de pierres, les murs font deux mètres d'épaisseur, il y fait froid.*

*Tout est meublé à l'ancienne, je crois qu'elle a tout gardé depuis plusieurs générations. Les casseroles pendent à des clous. Les buffets sont pleins de verres chelous alors qu'il n'y a rien à boire. En revanche, il y a des conserves pour tenir un siège, on dirait qu'elle attend la guerre. Ou alors elle a un trip secret survivaliste en mode le grand effondrement ou quoi.*

*J'avoue que je ne sais pas très bien ce que je fous là.*

*Maintenant que j'y suis, je vais quand même y rester quelques jours. Je suis partie tellement vite hier que je n'ai pensé à rien, je n'ai rien, deux robes et un jogging, je vais être obligée de piquer des chandails aux arrière-grands-mères.*

*Il n'y a pas trop de réseau ici, donc si jamais je ne te réponds pas tout de suite ne t'inquiète pas. D'ailleurs ne t'inquiète de rien. Je suis partie sur un coup de tête, je sais que ça ne me ressemble pas, mais tout va bien, ne t'inquiète pas.*

*Je t'aime.*

\*

### *Troisième jour*

Quelqu'un fit sonner la cloche de la porte d'entrée. Deux jours qu'elle était là sans voir personne. Elle était sortie de la maison une seule fois la veille, en fin d'après-midi, pour faire le tour de la propriété. L'endroit était charmant : il y avait un verger, deux mares, une serre fermée à clef, et tout en bas un petit ruisseau sous les arbres.

La cloche sonna une seconde fois. Elle hésita, puis enfila une robe légère et descendit en faisant le moins de bruit possible, chose absurde puisqu'elle comptait ouvrir. La peur fait faire d'étranges choses, et elle était effrayée par ce signe de vie qui la rappelait brusquement à l'humanité. Elle replaça la pince qui tenait ses cheveux et ouvrit.

« Bonjour madame. Madame est là ? »

Un horrible bonhomme se tenait sur le seuil.

« Non, non, elle n'est pas là, elle m'a donné les clefs. Je suis une amie de Paris.

– Ah bon. »

L'homme était vêtu d'un vieux jean trop grand et d'un imperméable vert à capuche. Il tenait entre les lèvres une demi-cigarette allumée qu'il n'enlevait jamais, de sorte que sa bouche s'ouvrait à peine quand il parlait pour ne pas l'échapper.

« J'ai vu les volets ouverts, je me suis dit que j'allais venir voir. Elle vient bientôt la patronne ? »

Elle répondit qu'elle ne savait pas exactement, que Rachel viendrait sans doute en août, comme d'habitude, mais quand précisément, ça non, elle ne pouvait pas dire.

« Ah bon. »

Un peu de cendre tomba sur sa chaussure. Il regarda au loin en plissant les yeux. Elle tourna la tête mais ne vit rien.

« Et vous, vous habitez Paris alors ? »

– Oui, oui, je suis dans le 19<sup>e</sup>. »

Il était impossible de lui donner un âge. Avait-il vingt ans ? En avait-il cinquante ? Son visage était très marqué, mais la franchise de son regard était celle d'un nouveau-né.

« Ça doit vous changer.

– Oui, oui, c'est sûr.

– Et vous aimez la campagne ?

– Je ne sais pas, c'est la première fois que je viens par ici en tout cas.

– Ah bon ? »

L'homme ne partait pas.

« Vous voulez que je passe un message à mon amie ? »

– Oh non, j'ai son numéro. Écoutez, ce qu'on va faire, c'est que je vais revenir jeudi. C'est moi qui entretiens le parc. Si vous restez un peu ça vaut la peine que j'y donne un petit coup. »

Elle dit d'accord, d'accord, il reviendrait jeudi. Il commencerait par la pelouse, et s'il avait le temps il ferait aussi la haie. Qu'elle ne s'étonne pas du bazar dans la grange, il y entreposait sa ferraille, c'était un arrangement entre Madame et lui.

Il la salua.

Elle lui dit à jeudi.

\*

Ce soir-là, elle n'arriva pas à dormir. La maison craquait, comme si tous les petits animaux qui d'habitude dormaient tranquillement au grenier s'étaient donné le mot pour la chasser. Elle avait peur de tout, de l'araignée en haut de l'armoire de sa chambre, de la mouche morte dans l'évier, de la queue de lézard qu'elle avait trouvée sous son oreiller. Elle se tournait et se retournait dans son lit, rêvant à demi que des nuées de bêtes venaient la dévorer. Elle se leva et fit le tour de la maison, laissant toutes les lumières allumées. Il lui semblait que des





ombres bougeaient derrière chaque porte. Elle ouvrit tous les placards, éventra les cartons de vieilles cartes postales. Enfin, entre les mèches de cheveux momifiées et les robes de baptême, un énorme magnum de prune centenaire se dressa devant elle. Elle but tout. Sur les murs, dans leurs cadres, mille ans d'ancêtres la regardaient.

\*

#### Quatrième jour

*Mon amour.*

*Il pleut. Je tourne en rond. Je m'ennuie de tout, de toi surtout. Ça doit bien te faire rire de le lire, moi qui suis partie sans rien dire. Je voulais juste prendre un peu de recul, et me reposer. C'est épuisant de vivre avec toi, je ne t'apprends rien en te disant cela. Ces derniers temps, j'ai eu l'impression que je n'y arriverais pas, que tu me demanderais toujours plus, que rien jamais n'irait, qu'il y avait en toi un gouffre que je n'arriverais jamais à combler. C'est pour ça que je suis partie. Le gouffre était en train de m'absorber. Mais je vais revenir et le combler, je vais te donner plus. Je peux te donner plus. Tu me manques. Je n'ai pas de vie en dehors de nous, je n'ai pas de corps. Mon corps est un chiffon horrible, sale, inutile. Je me frappe et je ne sens rien. Je me coupe et je ne sens rien. Je voudrais m'amputer pour moins me traîner. Sans toi tout est douleur, et tout est fade, je ne sais pas comment l'expliquer. Tu as tout effacé du monde, je n'en connais plus rien, je ne me connais plus moi-même, je ne connais que toi, et le manque de toi, et l'errance, dans le froid du petit matin, de ton absence, et la douleur de ne pas t'avoir avec moi, de ne pas être assez pour toi, de ne pas te suffire, de n'être que moi.*

*Je te promets que je vais m'améliorer. Je vais trouver comment te satisfaire, comment te rendre fier.*

*Tu as déjà tant pris de moi. Je n'ai plus de mémoire, plus de rêves. Ton visage me regarde où que j'aille, ta main est sur mon dos et ton nom sur ma peau, je t'appartiens comme un cheval.*

*Tends seulement le papier et je suis prête à te donner mon âme.*

\*

#### Cinquième jour

Ce matin-là, la pluie avait cessé, laissant la campagne humide et brillante et odorante. Elle mit ses baskets et partit en promenade. Elle avait emporté un vieux cabas, et un couteau à dents. La nuit avait été glaciale, il fallait faire quelque chose. Derrière la maison partait un chemin creux. Elle s'y aventura. Il y faisait frais, une douce odeur d'écorce et de champignons parfumait l'air. Le granit affleurant sur les talus brillait dans les rais de lumière, comme si le chemin était bordé de pierres précieuses. Au bout d'un moment il s'éclaircit. À droite, à travers une haie de bouleaux, s'ouvrait une prairie. Un troupeau de braves limousines paissait tranquillement. L'herbe était grasse et humide. Elle prit appui sur une branche de bouleau et se hissa au bord du champ, mais la terre sous son pied était meuble, et la branche rompit. Il y eut plus de peur que de mal, mais la surprise de la chute l'immobilisa un moment à terre. Quand enfin elle se releva, le spectacle lui sembla pitoyable : sa robe préférée était maintenant dégueulasse et trouée, ses genoux écorchés, et ses mains incrustées de petits cailloux blancs. Elle se frotta tant bien que mal et releva la tête. Les vaches s'étaient rassemblées et regardaient la scène. Elles se moquent de moi, pensa-t-elle.

Elle reprit sa route.

Plus bas, après un petit pont de pierre, le chemin se perdait dans la forêt. Elle s'y engouffra.

Elle commença à rassembler du bois, et tomba encore plusieurs fois, empoignant par mégarde de grosses racines qui lui glissaient des doigts. Quand elle se mit en tête de couper à même l'arbre des branches de poirier sauvage pour faire du petit bois, elle déranga un oiseau énorme qui fit un bruit de foudre en s'envolant. Elle se sentit bien seule, et bien petite, dans ce royaume animal grouillant.

Elle marchait depuis plus d'une heure quand un reflet métallique attira son regard. Elle le suivit, portant à bout de bras son cabas plein de branches. Là, derrière une brassée de hêtres, dans une cuvette naturelle, des voitures d'un autre âge s'entassaient sous les arbres. Il y en avait peut-être vingt, peut-être plus, qui semblaient endormies à l'abri des regards.

Elle s'approcha, curieusement attirée par cet océan d'épaves. Les carcasses de tôle affleuraient sous un manteau de feuilles en décomposition. Elle se sentit bien. Elle posa son cabas, noua les pans de sa robe et avança, escaladant les piles de vieux pneus lacérés de ronces. L'ascension fut épique. Les tôles étaient tranchantes, et les vitres brisées s'ouvraient comme autant de mâchoires monstrueuses prêtes à la dévorer. Elle ne s'effraya pas. Chaque obstacle passé faisait monter en elle une grande excitation, et très vite elle ne se connut plus. Elle était un pirate, capitaine de cette flotte sauvage : elle voulait en découdre. Elle arracha un vieil essuie-glace rouillé, qu'elle brandit devant elle. « À l'assaut ! » cria-t-elle, et son cri résonna dans le sous-bois. Elle aurait voulu que des hordes sanguinaires la rejoignent, à qui elle aurait donné ses ordres. Elle aurait voulu que le vent se lève, et avec lui la houle, et des monstres marins légendaires et mortels, mais dans cette odeur d'huile et de caoutchouc rance,

sa mémoire s'en mêla, et ce fut une armée beaucoup moins exotique qu'elle invoqua.

L'un après l'autre, chacun de ses anciens amants se dressa devant elle, et chacun fut vaincu.

Celui qui sentait bon mais qui était trop gros, elle l'ouvrit en deux.

Celui qui parlait trop, tu la sens ma grosse bite, allez lèche bien mes couilles et caresse-toi pendant que je te baise, celui-là fut décapité d'un unique coup d'épée : il ne parlerait plus.

Pour corser le combat, elle prit en une fois la horde des drogués. Celui qui buvait trop, et ne bandant jamais, finissait toujours la nuit par lui masser les mollets ; le cocaïnoman, sublime mais défoncé, qui la martelait des heures durant avant de s'endormir en elle sans avoir éjaculé ; enfin le vieux fumeur de joints qui l'appelait bébé, tous ensemble, elle les démembra dans une pirouette époustouflante.

Elle jubilait. Le sang battait à ses tempes comme un tambour de guerre, ses yeux lançaient des flammes. Tout son corps était un étendard, elle dansait dans le vent comme le drapeau de la victoire. Ses gestes étaient précis, son corps vif et souple : le poilu fut tondu, l'homme marié castré. Enfin, après quelques coups d'un soir vite expédiés, elle vit timidement avancer un adolescent. C'était son premier, un garçon très gentil, très maladroit bien sûr, mais touchant. Elle avait cru vouloir. Il l'avait embrassée dans sa chambre d'enfant, puis couchée sur le dos dans son lit à une place. C'était allé très vite. En partant, sur le seuil de la porte, il avait dit en souriant, content de lui : « La prochaine fois on essaiera de manger moins de saucisson. »

Elle se radoucit. Tendrement, elle lui prit la main et l'attira à elle, ferma les yeux, et respira profondément. « Je te pardonne », dit-elle. Puis, d'un coup, d'une bonne vieille clef de bras il fut à genoux. Il gémit. Elle gloussa. Elle lui trancha la gorge et le saigna. Quand ce dernier cadavre s'écroula, il n'en manquait qu'un sur

la pile, le plus lâche. Elle n’y pensa seulement pas. Elle se hissa joyeusement sur le toit d’une 2 CV déglingue et redressa la tête.

Le vent s’était levé. Les branches balancées jetaient sur les voitures des ombres dansantes, et comme un millier d’yeux cachés dans les fourrés.

Elle posa son épée, s’accroupit et mit sa main dans sa culotte. Elle était trempée.

Elle jouit très vite, fixant les phares de son passé défait.

Quand elle fut satisfaite elle pissa sur le toit, puis reprit son cabas et déta la comme un lapin. Elle était contente. Elle laissait derrière elle un exploit historique, un cimetière d’erreurs dans une forêt de tombes. Elle quitta le champ de bataille en riant.

L’endroit cependant était loin d’être mort. Les ronces étaient des mûres, les vieux pneus abritaient des familles de mulots, et depuis son rocher, sur la butte, une biche avait tout regardé.

\*

Quand elle revint à la propriété, l’homme était là, sur un tracteur tondeuse. Elle observa le ballet de l’engin allant et venant sur la pelouse. Il y avait quelque chose de comique dans ses petits allers-retours vrombissants. Elle déposa son lourd cabas plein de branchages sur le perron et s’assit sur le muret de pierre qui entourait la maison. Il coupa le moteur.

« Bonjour monsieur.

– Madame. »

Il enleva son chapeau et s’essuya le front du revers de sa manche. Perché sur sa monture mécanique, il avait une allure de vieux cow-boy, la clope au bec, les ongles noirs.

« J’en ai encore pour un moment. Ça vous gêne le bruit ?

– Non, ça ne me gêne pas, terminez je vous en prie. Je vais rentrer le bois.

– Vous voulez faire un barbecue ? »

Elle ne répondit pas. Pour qui se prenait-il ?

« Vous vous êtes battue avec un sanglier ? »

Elle s’étonna. Il montra du doigt ses jambes. Elle avait oublié sa chute dans la forêt. Elle était couverte de griffures et de terre, sa robe était largement ouverte sur sa cuisse, et sur la déchirure, un peu de sang séché faisait une ombre brune.

« Oh ça... Non, non, je suis tombée.

– Faut mettre des bottes. »

Piquée, elle se leva et sauta du muret. Elle allait rentrer dans la maison quand elle se ravisa.

« Vous n’auriez pas une cigarette ? »

Il ne répondit rien, mais lâchant le volant, il sortit de la poche de sa chemise un paquet tout gondolé.

« Rothmans bleues, ça vous va ? »

Il lui tendit le paquet sans descendre du tracteur. Elle s’avança, trouvant vaguement humiliant d’avoir à lever les yeux, et le bras. Au moment de piocher dans le paquet, ses yeux glissèrent le long de la manche de l’homme. Son bras était énorme, son cou massif, et sombre. Elle prit une cigarette et allait se détourner quand soudain, il la retint brusquement par le poignet. Un frisson la saisit. Rassemblant son courage, elle releva les yeux pour l’affronter lui aussi, mais souriant simplement il lui dit :

« Prenez-en deux. »

\*

Ce soir-là, elle essaya en vain de faire du feu.

Elle avait pourtant bien suivi les recommandations de son amie, faire un petit tipi avec le petit bois, le petit journal, puis





les petites branches. Elle ne comprenait pas. Le petit bois brûlait, mais les branches noircissaient sans flamme. Des gouttes de sève naissaient sur l'écorce brunie, et tombaient, une à une, sur la pierre de l'âtre. Elle resta longtemps à contempler ce feu raté. Il eût fallu que le bois fût sec, or il était vert. La boîte d'allumettes tout entière y passa, mais le feu ne prit pas.

\*

### *Sixième jour*

*Mon grand amour.*

*Voilà presque une semaine que je suis partie.*

*Je ne sais pas si tu as eu mes précédents messages. Moi en tout cas je n'ai rien reçu de toi. Peut-être que cette campagne est effectivement blanche de tout réseau satellite, comme un trou noir qui absorberait les mots d'amour et ne les renverrait pas. Mais peut-être aussi que tu es tout simplement parti en vacances de moi.*

*En une semaine, mon cœur a cru s'arrêter mille fois. Mais depuis ce matin, j'ai l'impression qu'une forme de convalescence est à portée de main. C'est comme si je sortais d'un coma, je suis un peu vaseuse, mais la douleur, elle, n'est plus vraiment là. Je pense à notre histoire, et c'est comme au sortir d'un rêve, quelques images sont nettes, mais la trame en est floue, perdue dans le sommeil.*

*Je me souviens de notre rencontre.*

*J'étais une jeune fille sage, arrivée à Paris pleine d'espoirs et de grands projets pour le monde et pour moi. Je t'ai vu briller dans l'ombre d'un café splendide, j'étais seule, assise sur un coin de banquette. Tu m'as vue. J'ai ouvert un livre snob et fait semblant de lire.*

*Comme une guêpe sur la viande tu as pris l'appât, tu es venu, tu m'as demandé si tu pouvais t'asseoir, j'ai dit oui. Ton odeur m'était familière, comme si tu portais le parfum de ma mère. Nous avons*

*parlé de littérature jusqu'au soir, et les commandes n'ont plus été de cafés mais de bières. Tu es venu chez moi. Tu m'as prise avec violence, plantant ton regard dans le mien comme un dard. Je t'ai senti te répandre en moi jusqu'au bout de mes doigts.*

*J'ai été consciente de ton pouvoir sur moi dès le lendemain, quand tu es parti avant le lever du soleil, me laissant seule, quelque part entre l'angoisse et la joie.*

*L'angoisse, c'était le manque bien sûr, déjà.*

*La joie, c'était de ressentir quelque chose d'aussi fort. Être attachée à toi fût-ce par des chaînes de feu c'était quand même un peu avoir trouvé un port.*

*Après ce matin-là, tout se mélange. Je sais que tu partais, revenais à ta guise, avec toujours plus ou moins de reproches, plus ou moins de menaces, que je n'arrive pas à remettre dans l'ordre. J'ai longtemps cru que tu avais ce pouvoir fou de dilater le temps, de le faire s'arrêter, selon ton bon vouloir, me laissant suspendue hors du monde, t'attendant, éternellement.*

*Sobre de nous ce matin je pense différemment.*

*J'essaie de me souvenir. Je te jure que je me concentre comme une folle pour retracer notre histoire, mais elle m'échappe, c'est un fait, et j'en viens à penser que s'il n'y a rien à en dire, mon amour c'est qu'il n'y a pas d'histoire.*

*Adieu donc.*

*Je t'ai aimé à en mourir. Je t'ai aimé plus que tout plus que moi. Tu as été mon maître, mon soleil, ma seule nourriture. Je ne veux plus dépendre de toi.*

*Heureux les simples d'esprit qui ne connaissent pas ce creux dans la poitrine au réveil, cet ouragan intérieur noir qui fait trembler les muscles et claquer les dents, balayant tous les possibles pour ne laisser vibrante que l'éternelle question : en reprendre, ou mourir.*

*Je me suis mise à boire, mais mon amour, boire vaut mieux que toi.*

*Je vais sans doute mourir jeune, et laide, et jaune, et malade, et seule, oh tellement seule.*

*Mais mon amour.*

*Mourir vaut mieux que toi.*

\*

### *Septième jour*

Quand elle ouvrit les yeux, elle était allongée tout habillée sur le canapé du salon. Il y avait eu un soir, il y avait eu un matin. Elle avait dû s'endormir là au petit jour, d'épuisement et d'ennui. On approchait maintenant doucement de midi.

La pièce était un bordel monstre. Tous les placards étaient ouverts, des boîtes de conserve entamées étaient renversées sur le sol. Un instant, elle se demanda si elle était bien réveillée ou si elle dormait encore, mais une ombre derrière la fenêtre attira son regard, et elle se leva. Elle ouvrit la porte qui donnait sur la terrasse. L'homme était là, le jardinier, qui fumait son éternelle cigarette.

« Je peux faire quelque chose pour vous ? »

Il ne répondit pas.

« Vous avez fini, c'est ça ? »

Il ne répondit pas. Il fumait, négligemment adossé au volet.

« Excusez-moi, je sais que vous travaillez ici, mais je vais devoir vous demander de partir si vous avez terminé. Cette maison reste une propriété privée, et j'ai des choses à faire.

— Ah bon ? »

Il avait répondu, mais sans la regarder, en continuant à fumer. Une bouffée de colère l'envahit.

« Bon, écoutez, je ne sais pas ce que vous voulez mais ça va bien deux minutes, votre petit manège. Je sais que je ne suis pas du

coin, que ça vous fait bien rire, une Parisienne perdue dans ce trou de merde, mais je ne vous connais pas, vous ne me connaissez pas et je crois que j'ai droit à un minimum de respect. Alors soit vous me dites ce que vous faites là, soit vous partez, c'est clair ? »

L'homme eut un petit sourire, puis s'approcha d'elle très doucement, et quand il fut tout près, trop près, il lâcha son mégot, l'écrasa, et lui dit calmement :

« Et qu'est-ce qui vous fait dire, madame, que je ne vous respecte pas ? »

Ils étaient tellement proches qu'elle en trembla. Son regard s'accrocha au sien. Il était calme, serein, absolument immobile. Elle, à l'inverse, sentait une agitation de plus en plus forte s'emparer d'elle. Il y avait toujours de la colère, mais il y avait aussi autre chose, de plus indistinct. Son cœur battait très fort. Elle avait chaud. Des idées stupides lui passèrent par la tête : comment était-elle coiffée ? Depuis combien de temps ne s'était-elle pas lavée ? Elle ne le savait plus. Très doucement, l'homme avança sa main immense et lui prit le poignet. Elle se laissa faire, sidérée.

« Je peux ? » dit-il.

Elle fit oui de la tête.

Alors il souleva sa main à elle vers sa bouche à lui et lui caressa les doigts du bout des lèvres. Son souffle sur sa peau était chaud. Elle sentait son cœur battre entre le pouce et l'index qui lui tenaient la main avec une délicatesse déconcertante. Puis il ouvrit la bouche et commença à lui lécher les doigts. Son haleine était lourde d'excitation et de tabac. Il fit cela longtemps, ongles, peau, phalanges, tout fut minutieusement sucé, léché, grignoté, et quand enfin la main entière fut suffisamment ointe, il l'attira à lui d'un geste brusque et puissant, de sorte que leurs deux corps se collèrent instantanément l'un à l'autre, trouvant leur place comme par enchantement.

Tout en lui était massif et humide, et son étreinte sauvage avait curieusement quelque chose d'assez réconfortant. Il la serra très fort, si fort qu'elle eut comme un vertige. Elle étouffait presque, le nez dans son épaule, envahie par son odeur et sa chaleur. Son souffle à lui était dans son oreille, qu'il mordillait de temps en temps, faisant rouler le lobe entre ses lèvres sans rien desserrer de son étreinte. Et puis sa main droite remonta vers son sein gauche et l'enveloppa à travers le tissu de la robe, passant et repassant sur le téton dressé qui semblait vouloir transpercer le vêtement. Il arriva au premier bouton de la robe et répéta :

« Je peux ? »

Elle fit oui de la tête.

Alors il la déshabilla. Sa robe n'existait déjà plus, elle glissa à terre comme un souvenir lointain fondu dans le décor. Quand elle fut nue, il ne regarda pas son corps mais d'un geste sûr il la souleva du sol et l'emporta jusqu'au sous-bois en contrebas.

*Enlève-moi. Emporte-moi comme un enfant malade, je te confie ma vie. Je n'ai pas peur. Je veux voir le monde avec toi. Je veux tout oublier et que tout le monde m'oublie, ne plus connaître personne, ne plus rien devoir à personne mais faire le tour du monde, et me baigner dans le Gange et manger des poissons frits et dormir sous la lune et me sécher au soleil et peindre nos corps de la terre rouge du Mali et pleurer de froid en Russie et parler toutes les langues, et danser toutes les danses sur toutes les musiques, et prier tous les dieux que ça ne s'arrête pas mon Dieu que ça ne s'arrête pas.*

Il la déposa sur un gros rocher plat qui surplombait le torrent. Elle était nue, sonnée, pudique. Alors il se mit de dos et se déshabilla.

Cet étrange effeuillage fut lent, l'homme était vêtu plutôt chaudement pour la saison. Il enleva d'abord sa chemise, bouton après bouton, puis la plia avant de la déposer sur un rocher.

Il enleva ensuite son maillot de corps, qu'il plia également. Le dos qui apparut était absurdemment blanc, et très large. Certains muscles avaient des formes surprenantes, comme s'ils avaient été remodelés au fil des contractures. Et puis l'homme enleva sa ceinture. Il l'enroula avec soin, la déposa sur le tas de vêtements. Puis prenant appui sur le tronc d'un chêne, il enleva ses bottes, talon pointe, talon pointe, les pieds glissaient selon une danse très étudiée. Puis les chaussettes, ôtées, retournées, nouées. Enfin le pantalon tomba et fut plié lui aussi, laissant seul sur ce corps d'un autre âge un slip parfaitement désuet. Un slip. Des années qu'elle n'en avait pas vu. Cette vue la réjouit, sans qu'elle sût vraiment pourquoi.

De dos toujours, l'homme la regarda par-dessus son épaule et enleva son slip, plié hop sur la pile.

Elle eut à peine le temps d'apercevoir une paire de fesses splendide que déjà l'homme s'avancait vers le ruisseau. Il entra dans l'eau comme une semaine auparavant elle serait entrée dans le métro.

*Où vas-tu tout nu homme des bois ? Puis-je venir avec toi ? Y a-t-il un passage secret sous l'eau ? une grotte secrète avec sortilège à l'entrée ? Je suis sûre que je peux aider, j'en connais quelques-uns j'ai vu tous les Disney, attends-moi ne pars pas trop loin, l'eau est gelée mon Dieu prends-moi la main, comment fais-tu pour marcher sur ces pierres sans te blesser, tu es beau dans cette eau, on dirait un géant magicien je suis sûre que tu peux faire apparaître une rose d'un geste de la main, merde ce caillou glisse, je vais m'ouvrir le crâne si tu t'en vas trop loin, une pierre après l'autre, j'y arrive ! J'arrive ! Je suis tout près je viens je vais pleurer je crois non ça y est je te tiens.*

Il entra en elle presque par hasard. Elle l'avait rejoint dans l'eau et suivi jusqu'à un endroit en contrebas où le torrent faisait un coude, avant une petite cuvette où l'eau était plus profonde. Le





dos appuyé contre la roche, il la tenait à califourchon contre lui. L'eau fouettait son corps, comme une caresse gigantesque sur ses jambes, son dos et ses fesses. Par instants, il lui semblait que de petits poissons les rejoignaient dans leur danse et lui picoraient le haut des cuisses. Elle se sentait puissante. Elle était un navire, tanguant autour du sexe de l'homme dressé en elle comme au fond de la cale une quille, elle était amarrée à lui de l'intérieur, insubmersible. Il lui attrapa les fesses pour la soulever plus vite. Elle se cambra, une main derrière le cou de l'homme et l'autre dans l'eau, renversa la tête en arrière, cria.

Il jouit en elle une première fois.

Quand il eut repris ses esprits, ce fut elle qui l'entraîna vers la rive. Une goutte de sperme tomba de sa cuisse dans l'eau. Une truite moucha à la surface et l'avalala.

*Allez Poséidon, ne crois pas que l'on va s'arrêter là, je veux tout le panthéon moi, assieds-toi là, sur cette mousse, et prends mon sexe dans ta bouche, mange-moi comme un fruit mûr, encore, encore, oui ta main là c'est bien, empoigne-moi et tiens-moi fort, tes doigts sont rêches à l'intérieur de moi, je les sens qui s'agrippent et m'élargissent, n'aie pas peur de m'abîmer j'ai dans le corps un monde qui n'a jamais été rempli tout à fait, fouille-le comme un tombeau inca, ce n'est pas une profanation si tu laisses une offrande à l'intérieur de moi, vois j'en laisse une dans ta bouche, te voilà béni chercheur d'or et maintenant reprenons le combat.*

Ils firent l'amour plus longtemps cette fois. Après lui avoir enfoui le visage entre ses cuisses, debout, elle s'assit sur lui et le chevaucha. Elle n'avait jamais autant sué, ou était-ce lui ? Elle s'accrocha à lui comme s'ils avaient été suspendus dans le vide, son ventre palpitait sur sa poitrine, ses cuisses tremblaient autour de lui. C'est dans cette position qu'elle remarqua la grande cicatrice qui traversait son torse, le long des côtes.

Elle ne se demanda pas ce qu'était cette blessure, mais comme une enfant folle, elle y planta ses ongles plusieurs fois. Surpris par la douleur, il la retourna, et la reprit avec plus de vigueur encore. Des glands s'enfonçaient dans ses genoux. Ses mains saignaient. Son corps était brûlant de fièvre, tétanisé de plaisir, entièrement offert. Elle s'allongea complètement, ventre à terre, s'accrochant tant bien que mal aux herbes les plus hautes. Ses seins frottaient contre le sol, sa bouche mangeait la terre. L'homme s'agenouilla alors et la tira vers lui, lui soulevant le bassin. Son sexe ouvert frottait sur la cuisse énorme de l'homme, elle crut défaillir, mais le sentant immense en elle, elle se redressa tout à coup comme un cabri, le renversa, et c'est en la regardant superbe et toute-puissante au-dessus de lui qu'il jouit en elle une seconde fois.

Ils s'écroulèrent l'un sur l'autre et restèrent ainsi, haletants, plusieurs minutes, étendus dans la terre, incapables de penser à rien et de bouger un muscle. Et puis, derrière un arbre, un mouvement suspect attira son regard. Elle ne rêvait pas : à quelques mètres d'eux, discrets mais volontaires, deux petits lapins blancs eux-mêmes baisaient dans les fougères.

Sa main retrouva instantanément le chemin de son ventre.

Elle en voulait encore.

*Viens à moi, ô Création, et prends ton dû. Voici mon corps. Oiseaux, picorez-moi les doigts, mes ongles sont à vous. Et toi, belette, viens dans mon cou te mettre au chaud, un couple de souris déjà se love derrière mon oreille, vous pourriez faire ménage à trois. Viens, écureuil, personne ne m'a encore grignoté les orteils, cale tes noisettes entre mes doigts et prends ton pied, ô écureuil, prends ton pied grave. Ah ! Je vous ai vus, ô lièvres, derrière les fougères, ne soyez pas timides, voici mon sexe, il est à vous, prenez-le tour à tour, il y a assez de moi pour vous satisfaire tous, et que renaisse un monde, de mon ventre vibrant.*

Elle exultait, livrée aux bêtes qui, de plus en plus nombreuses, tantôt la caressaient du museau, tantôt la grignotaient, tantôt branlaient leurs étonnants membres de bêtes sur sa peau de femme. Après les écureuils et les petits lapins, un cerf s'était avancé, majestueux, jusqu'au-dessus de son corps brûlant qu'il léchait maintenant comme un jeune arbrisseau à l'écorce tendre. Une couleuvre allait et venait entre ses seins, roulant voluptueusement sur elle-même, tandis que tout autour, des milliers de gendarmes copulaient furieusement. Peau, plumes, écailles et fourrure composaient un tableau splendide, et comme un nouvel être, total, éblouissant.

Subjugué par un tel appétit, l'homme assista un temps muet à cette orgie champêtre. Il regardait la femme sous les bêtes se contorsionner de plaisir dans la terre humide, et tour à tour gémir, et brouter l'herbe, et psalmodier des choses qu'il ne comprenait pas.

De temps en temps, un mot lui parvenait distinctement, « Viens ! », « Encore ! », « Prends-moi ! », mais il n'était pas sûr que ces appels fussent pour lui.

Au bout d'un moment néanmoins, n'y tenant plus lui-même, il rejoignit la fête. Elle le vit et lui sourit. « Enfin », dit-elle. Alors il l'embrassa, et creusant à mains nues de part et d'autre d'elle, il emplit ses poings de terre, et la fourra.

La chose se produisit alors.

Lentement, comme on arrache à la terre une souche mangée par les vers pour la jeter au feu, son corps luisant s'éleva dans les airs. Quelques insectes encore la butinèrent un peu comme si de rien, mais très vite, tout autour de la Terre, la faune toute entière s'immobilisa ; hommes et bêtes interrompirent leurs ébats pour assister, béats, à son élévation.

Elle monta.

Immonde et glorieuse, ruisselante de terre et de sang, sa peau faisait sur les feuillées des taches de lumière. Ses longs cheveux collés de boue et de sueur semblaient avoir une vie propre et dansaient sur sa tête en lui caressant les épaules. Arrivée au-dessus de la cime des arbres, elle s'offrit au soleil, qui fut le dernier à pénétrer son corps de ses rayons mordants.

Elle brûla.

La jouissance arriva en un spasme cosmique.

Ce fut comme un frisson colossal, qui partit de la plante de ses pieds. Un courant électrique inconnu jusqu'alors la traversa, elle gonfla comme une montgolfière, et de ses seins immenses, tendus, spectaculaires, toute l'eau de la terre sortit d'elle en geyser.

\*

### *Huitième jour*

La cloche de la porte d'entrée la réveilla en sursaut. Elle descendit, et ouvrit en tremblant.

« J'ai fini, c'est bien propre. La facture, je l'envoie à Madame ou vous réglez pour elle ? »

L'homme était là, stoïque. Elle ne sut que penser. Elle essaya en vain de chercher dans ses yeux une ombre de complicité, mais rien. Elle allait lui répondre quand soudain un détail, peut-être insignifiant, attira son regard : dans le coin supérieur de sa prune droite, un petit bout d'œil bleu, tout petit, éclairait son visage comme un reflet de nacre. Un petit bout de ciel perdu dans les broussailles, un étang d'eau très pure, et qui semblait lui dire : « Ne cherche pas plus loin : je suis plein, je suis juste là. »

Elle sourit, et dit :

« Je vais vous régler. Ne bougez pas. »

Elle retourna dans le salon, puis revint avec son chéquier.

« Je vous dois combien ?

– Deux cents. »

Elle trouva cher, mais signa.

« J'ai laissé l'ordre en blanc, vous le remplirez ?

– Bien sûr. »

Elle lui tendit le chèque. Il s'éloigna, mais avant d'atteindre le portail, il s'arrêta, le chèque en main.

« Ça vous va bien, Ève, c'est joli.

– Merci. Mais continuez de m'appeler madame, je vous prie. »

Il sourit, et la salua d'un signe de la tête.

« Au plaisir, madame. »

Il s'évanouit.





